

Entretien avec Joël Jouanneau
autour du spectacle *Les Amantes*,
d'après Elfriede Jelinek
« J'ai tenté ça : le bonbon au poivre »

Pour quelles raisons avez-vous choisi un roman de Jelinek ?

Les deux fois où j'ai travaillé sur des textes de Jelinek, j'ai choisi des romans : *Les Exclus* et *Les Amantes*. Je crois que j'ai un rapport difficile avec son théâtre, notamment ses premières pièces, où les didascalies me semblent souvent explicatives. Je reconnais toutefois que les deux derniers textes de théâtre qu'elle a publiés me touchent énormément, mais d'une manière générale, je préfère sa littérature romanesque. J'ai aussi choisi *Les Amantes* pour une raison intime : cela touche un tissu social - celui du prolétariat et du sous-prolétariat paysan - qui me concernait de près.

Vous avez fait un montage ? Ou une adaptation ?

C'est plus qu'un montage, et en même temps, « adaptation » signifierait que j'ai réécrit, ce qui n'est pas le cas. Il n'y a pas un mot de moi, tout le texte est de Jelinek. Mais c'est plus qu'un découpage. J'ai voyagé dans ce roman pendant 7 ou 8 ans, en le relisant régulièrement, jusqu'à ce que j'aie le sentiment de l'avoir pratiquement écrit, de le connaître à l'intérieur de tout mon être. Je savais où était telle phrase, telle autre. J'ai fait sans cesse des déplacements de texte, mais j'ai gardé la structure des chapitres : un chapitre sur deux Paula, un chapitre sur deux Brigitte. Les propos des personnages ne sont pas toujours ceux qu'ils tiennent dans le livre. C'est ce qui a permis de faire du théâtre, ce que l'on a appelé « Théâtre-récit »¹.

Comment a démarré l'aventure ?

Il y a environ 8 ans, au moment de *L'Institut Benjamenta* que je travaillais avec des élèves à Strasbourg. J'avais *Les Amantes* avec moi, et, pour donner un peu de travail aux comédiennes (la distribution était presque uniquement masculine dans *L'Institut Benjamenta*), j'ai commencé à travailler à l'adaptation du roman. Je donnais le texte le matin aux élèves, il fallait qu'ils l'apprennent très vite et l'après-midi, on filmait. On a fait un plan chaque jour, toujours en plan-séquence. On a ainsi constitué un petit film d'une trentaine de minutes, qui s'est

¹ Le premier « théâtre-récit » a été *Catherine*, d'après *Les Cloches de Bâle* d'Aragon, mis en scène par Antoine Vitez à Théâtre Ouvert, en 1976.

trouvé être plus comique que je ne l'aurais imaginé. Plus tard j'ai retravaillé l'adaptation, je trouvais que la première était une réduction trop forte du livre. Cela m'a demandé beaucoup de temps de lecture, de relecture, de dialogue entre le livre et moi. Ce dont je me souviens, c'est que la dernière étape, le temps où je suis passé à la frappe, a été, en revanche, un flux tendu. Je pense avoir rarement connu cela, comme si je me délivrais d'une matière qui était en moi depuis très longtemps. Cela s'est fait très vite, en 8-15 jours.

Devant un matériau féroce, pourquoi s'est imposé à vous l'idée du roman-photo ?

J'aime bien la polyphonie des voix, mais aussi la polyphonie des esthétiques. Je sais qu'il y a en moi une envie de travailler sur l'acidité, peut-être parce que j'ai été très marqué par les premiers films d'Almodovar... Je pensais aussi qu'il fallait que je travaille sur la mise en opposition entre des couleurs qui peuvent apparaître comme « kitch » - une esthétique de roman-photo - et des propos cruels. C'est comme un bonbon au poivre. J'ai tenté ça pour *Les Amantes* : le bonbon au poivre.

Le texte a été écrit en 1975, et Jelinek est une fervente féministe. Quelle portée d'après vous ont *Les Amantes* aujourd'hui ?

Je pense que ce que dénonce Jelinek socialement est d'une rare violence. « Féministe », elle l'est, c'est sûr. Mais je pense qu'elle est avant tout misanthrope. Les hommes sortent de cette pièce de théâtre avec une image très déconsidérée, mais pour les femmes, en dehors de Paula, ce n'est pas évident non plus. Il y a une misanthropie fondamentale, je pense, chez Jelinek, qu'elle transforme en grand éclat de rire, en une musique rare, exceptionnelle et d'une très grande densité dans ses romans. Socialement, ce qu'elle décrit ne correspond peut-être pas directement à la situation sociale de gens qui vivent en France aujourd'hui. Il ne faut pas oublier que dans *Les Amantes*, on est en Autriche, en Styrie - ce qui pourrait être l'équivalent du Jura profond, ou de l'Auvergne profonde - dans les années 70. C'est pour cela que j'ai tenu à un travail précis au niveau des costumes, j'ai dit : « il faut faire une pièce historique ! »... C'est de l'histoire contemporaine et non pas une pièce vraiment sur aujourd'hui. En même temps je serais tenté de dire que la situation de la femme, depuis, s'est dégradée. Pas socialement ni financièrement, sans doute. Mais il me semble qu'actuellement le corps de la femme est perçu comme une marchandise encore plus qu'il ne l'était auparavant. La situation de la femme dans les entreprises est parfois équivalente à celle qui est la sienne sur les trottoirs. Dans son roman, Jelinek part d'une situation rurale dramatique, or c'est peut-être là, dans le monde rural, que cela s'est le plus amélioré aujourd'hui et que le livre est le plus en désaccord avec la situation réelle. Mais la situation

urbaine de la femme m'apparaît aujourd'hui vraiment comme une régression très grave.

Pourtant les femmes, dans *Les Amantes*, n'ont pas un statut valorisé...

Non. C'est-à-dire que Jelinek a très bien choisi les deux personnages, il y a le « bon exemple » et le « mauvais exemple ». Le bon exemple - mais c'est évidemment avec humour - c'est la femme cynique, qui utilise très bien son sexe comme machine-outil au service de sa réussite sociale, c'est la putain cachée qui joue de son sexe pour arriver, et qui arrive. Et puis il y a le mauvais exemple, Paula, c'est-à-dire la femme amoureuse, dont la vie va effectivement se terminer sur le trottoir : là, on est dans le mélodrame. Ce mélodrame aujourd'hui est sans doute beaucoup plus concret qu'on ne le croit et touche un nombre de personnes beaucoup plus grand qu'on ne le pense. A ce niveau-là, son bon et son mauvais exemple me semblent encore très significatifs.

Est-ce que vous rapprocheriez la misanthropie de Jelinek de celle de Thomas Bernhard ?

Ce n'est pas la même. Je pense que s'ils n'étaient pas autrichiens tous les deux on ferait moins ce rapprochement. Il est vrai que les deux s'aimaient beaucoup, se respectaient beaucoup et qu'ils ont des musiques assez semblables. Il y a un roman de Thomas Bernhard très proche des *Amantes*, de ce milieu social, de la campagne, c'est *Gel*, son premier livre, un roman exceptionnel. Mais assez vite, je serais tenté de dire que Bernhard a quitté le domaine du social, il est parti dans une abstraction du monde, dans une dénonciation de la mondanité qui l'entourait. C'est le milieu artistique qui est devenu sa principale cible. C'est aussi une cible récurrente chez Jelinek, d'ailleurs. Bernhard, pour moi, est l'écrivain contemporain le plus important. Et son dernier roman, *Extinction*, est assez exceptionnel parce qu'il a terminé dans la fiction absolue. Les livres de Jelinek ont toujours été dans la fiction puisqu'elle pousse les traits au maximum. Elle est comme Daumier, elle durcit le trait, tout en restant très profondément ancrée dans le social.

Vous avez mentionné tout à l'heure une musique particulière chez Jelinek, est-ce pour cette raison que vous avez construit le spectacle comme une partition musicale ?

Le travail que j'ai fait sur Jelinek est assez proche du travail que j'ai pu faire sur Beckett, Bernhard avec *Minetti*, et aussi Lagarce ou Pinget. Pour moi ce sont des musiques. Je ne travaille jamais sur le sens avec les comédiens. Je leur demande de venir texte su, de visualiser la ponctuation, de retrouver le souffle de l'auteur, et pendant le travail on ne parle que de questions musicales : plus vite, plus haut,

moins fort, plus lent. On ne se pose jamais la question du sens, le sens devant apparaître quand on a trouvé la musique. Il doit jaillir de lui-même, et à ce moment-là c'est un sens pluriel. Plutôt qu'une lecture personnelle, a priori, que j'imposerais au texte ou aux acteurs, je préfère ce travail-là. Cela demande aux comédiens d'incarner une musique, c'est-à-dire d'être d'abord des exécutants – ils savent la place des virgules, des points (et les points, chez Jelinek, c'est important) – pour ensuite oublier ce travail et interpréter cette musique, incarner la langue. C'est là qu'ils ont été, je trouve, assez exceptionnels.

Propos recueillis par Pascale Gateau et Valérie Valade, novembre 2003.

Vous pouvez voir cet entretien sur **theatre-ouvert.net** (Actualité, Les Amantes)/**theatre-contemporain.net** (page d'accueil « entretien avec Joël Jouanneau »)

A lire, également, sur *Les Amantes*, dans le **Journal** de Théâtre Ouvert n°8, en vente à la librairie du théâtre et sur abonnement :

- entretien avec Patrice Cauchetier, créateur des costumes du spectacle
- texte de Jacqueline Chambon, premier éditeur des *Amantes* en France